

Anciens poêles du pays

Poêles primitifs.

Les plus anciens poêles repérés en Suisse, — du XIII^e siècle, — sont blocs rectangulaires, massives constructions de terre cuite perforées d'ouvertures destinées à la sortie de la chaleur. Ces ouvertures pouvaient se boucher à volonté par des étuis cylindriques parfois décorés de mascarons. On peinturlurait la brique de vernis rudimentaires.

Plus tard, on couronne les poêles d'une coupole ou d'un appareil cubique, cylindrique ou en forme de quille en catelles sans glaçure, pentagonales ou triangulaires. En 1283, un poëlier de Schlettstadt invente la glaçure qui peu à peu se répand, la glaçure étant un enduit se vitrifiant au feu. C'est le poli extérieur de la terre cuite.

Dans la seconde moitié du XV^e siècle, apparaissent les vitres en culs de bouteilles. Elles donnent plus de lumière aux chambres dont les fenêtres sont à l'origine fermées par du papier. Elles permettent un décor plus soigné des poêles. Au même moment, ceux-ci deviennent soudain de petits édifices parfois artistiques ; on a retrouvé des catelles munies d'ornements gothiques.

La Renaissance et sa phase plastique inaugurent des édicules cubiques surmontés de tours polygonales ou d'une base arrondie d'où part une tour avec couronnement.

Les poëliers achetaient généralement, jadis, leurs modèles de catelles à des dessinateurs modeleurs itinérants, ou parfois inventeurs de dessins rudimentaires ou copieurs d'estampes. Tandis que les modeleurs appartenaient aux corporations d'ouvriers sur bois, les poëliers étaient rattachés à celles des maçons et tailleurs de pierre. Les modèles de bois ne couraient point partout. On les appliquait plus volontiers sur de la glaise molle que le potier passait au feu pour s'en servir comme négatif à un nombre illimité d'exemplaires. Ceci explique que le nom de certains poëliers, — ainsi celui de « Hans Berman, 1562 », — se retrouve à Malmö, Copenhague, Wismar, Dresde, Nuremberg, Francfort, Darmstadt, Bâle ou dans le canton d'Uri, alors que Berman n'a jamais voyagé de la sorte !

De petits poëliers se contentaient souvent de surmouler certaines catelles pour en obtenir des négatifs qui, naturellement, manquaient de netteté.

Coup d'œil général.

C'est vers le milieu du XVI^e siècle que l'on commence d'abord à peindre les poêles en *bleu*. Le Musée national suisse possède un bel exemplaire de camaïeu bleu, du Nidwald, daté de 1566. Le *camaïeu* dont il sera question plus loin doit être pris ici, non dans le sens

de camée, mais comme peinture d'une couleur uniforme, avec des tons vifs et sombres différenciant le fond d'une surface plane, du relief de celle-ci. A la fin de ce siècle-là, on compte, à Winterthour, quarante poêliers dont les principaux, Erhart, Pfau, Graf et Sulzer engagent des peintres spéciaux. Plus tard, Steckborn fera concurrence à Winterthour. Pfau se reconnaissait aux bleus, violets et jaunes. Erhart montrait de chaudes figurines brun-rouge, ou d'un vert jaunâtre, très vif. Il réserve le bleu pour les ornements.

En Suisse romande, où l'on affectionne les catelles en relief, on préfère nettement les formes cylindriques, surtout pour poêles à tour. En Suisse alémanique se conservent, par contre longtemps, les contours polygonaux.

Au XVIII^e siècle, les conceptions artistiques ont fait un grand pas. Le camaïeu prédomine ; on emploie beaucoup le violet de manganèse et quelquefois bruns sépia et noirs. Après que l'on eût vu sur toutes les catelles le même ornement répété, apparaissent de charmants médaillons montrant paysages variés et figurines. C'est surtout dès 1730 que les peintres de catelles se mettent à copier les estampes ou certains de leurs fragments. Les commandes les plus intéressantes étaient celles de châtelains ou de bourgeois riches qui spécifiaient la décoration désirée, sujets militaires, scènes de chasse, armoiries, chiffres ou autres motifs.

Le bleu continue à jouir d'une vogue énorme au bord des lacs de Constance et de Lucerne, en Argovie, à Beromünster, en terre bernoise aussi, à Bienne et à la Neuveville d'où nous viendront de nombreux poêles. Quelques Suisses seulement feront de la polychromie *en bouquets* notamment, J.-J. Frey, à Lenzbourg, Andreas Dolder, à Beromünster, les frères Frisching, à Berne.

Chez nous à l'origine.

Nos propres poêles se divisaient, d'abord, quant à leur aspect extérieur, en deux types bien distincts.

Celui que l'on rencontrait le moins était le poêle à moulures polychromes, c'est-à-dire de plusieurs couleurs, poêle luxueux.

Celui que l'on rencontrait le plus était à catelles ou carreaux de faïence vert de cuivre, à ornements en relief, de la même couleur. Ce poêle monochrome était répandu sur tout notre littoral. Alfred Godet, qui avait fort bien traité ce sujet il y a une cinquantaine d'années, signalait trente poêles de ce genre, repérés jadis ici et là, mais un seul encore debout... à Gléresse.

Deux mots, en bref, au sujet de ces deux catégories qui nous étaient propres.

Nos poêles polychromes à moulures.

Le fabricant de carreaux de faïence, le terrinier, se nomme parfois *caquelier* d'où *caquelle*, *coquelle* ou *catelle* de *Kakeli*, caquelon !

On retrouve rarement ce genre de poêles à reliefs usité jadis à Colombier, Neuchâtel, Bienne et dans l'Erguel. Certains, ornés de fleurs, étaient posés sur socles de pierre supportés par des pieds montrant des *Tritonides*, sirènes à têtes barbues. D'autres étaient chargés de personnages encadrés — paraît-il — de décors délicieux de grâce et de tons. Ces documents des XVI^e et XVII^e siècles, rappelant les anciens poêles de Nuremberg ou les poêles

dits bernois, représentent donc pour nous, l'apparition de la poélerie artistique. Ils ont existé. Ont-ils été fabriqués chez nous ? Réponse plus difficile ! On peut voir des catelles de ce genre conservées au Musée.

Nos poêles à reliefs monochromes.

Infiniment moins rares que les précédents, ils ont été cependant détruits au cours du siècle dernier. Les catelles à motifs décoratifs en relief, colorés en vert par l'oxyde de cuivre, montraient de grands tournesols étoilés, des rosaces, des écailles, du feuillage, des fleurs de lis, des arabesques, une végétation de fantaisie, plus rarement des personnages, des animaux ou des sujets mythologiques. Le fond de la catelle sur lequel se détache le relief, était vert uni ou en treillis. Quelquefois, une bande transversale, ornementée, coupait la faïence en diagonale. Ces catelles-là servaient surtout à la construction des *cachets*, mot dont on se servait pour désigner les sièges ménagés déjà sur ces poêles. Ils étaient à couronnement ou à corniches, à frises, à pieds détachés ou à larges bases. Ce type-là se voyait à Yverdon, Cortaillod, Colombier, Grandchamp, Neuchâtel, Saint-Blaise, Cressier, le Landeron, la Neuveville, Gléresse, Douanne, Avenches et dans le Vully. Peut-être encore ailleurs.

Curieuse transition entre modelage et peinture.

On a retrouvé, à Gléresse, un curieux poêle, de 1682, de catelles vertes, à disques en relief, mais avec variante de fonds bleus et de camaïeu bleu dans la corniche. La frise est peinte. Ce poêle ne doit pas avoir été le seul bâtard de nos régions. Il est évident que les poêliers qui suivaient la mode utilisaient malgré elle, leurs fonds de magasin, modèles et matériaux ! C'est ainsi que l'on verra des fleurs de lis, — l'emblème orléaniste, — apparaître sur des poêles construits sous la Prusse !

En résumé notre poélerie connaît d'abord, aux XIV^e et XV^e siècles, de grossiers vernis plombifères colorés à l'oxyde de cuivre sur engobe blanchâtre pour atténuer le rouge de la brique. Puis, elle connaît la *plastique polychrome ou monochrome* qui fleurit du XVI^e siècle au milieu du XVII^e. Enfin, la poélerie entre, vers le déclin du XVII^e siècle, dans sa phase *picturale* qui s'épanouira au XVIII^e. Il va sans dire qu'au XVIII^e, comme sous l'Empire, et plus tard encore, le style de chaque époque et l'élégance marqueront, — par la ligne générale, le détail et quelquefois aussi par une plastique ressuscitée, — nos vieux poêles de leur sceau.

Nos poêliers et modèles reconnaissables les plus répandus.

A côté de véritables dynasties de poêliers, comme celles que fournissent les familles Landolt à la Neuveville, Pfau et Graf à Winterthur, Meyer à Steckborn, ou Lager à Mollis, — formées de générations dont il faut numéroter les membres pour y voir clair, comme on le fait pour les lignées royales, poêliers qui travailleront dans nos régions aussi, — il y avait, bien entendu, en pays neuchâtelois, des poêliers autochtones actifs et renommés.

Fritz Berthoud écrivait en 1872 : « La poterie déjà au XVI^e siècle et sans doute auparavant était à Couvet une industrie florissante. Couvet était alors célèbre dans toute la



*Détail d'une catelle d'un poêle polychrome de 1768, à cachet,
à l'hôtel de la Couronne, Valangin.*

(Cliché inédit, à l'État.)

Bourgogne non seulement pour ses réchauds, chaufferets ou covets, mais par ses magnifiques poêles de faïence peints aux couleurs éclatantes, qui faisaient l'ornement des châteaux. Alors, on comptait jusqu'à dix fours en activité. » M. Léon Montandon a consacré, en 1921, dans le *Musée neuchâtelois* un intéressant article aux potiers de terre de notre pays.

Presque tous les poêles du Val-de-Travers sont peints. On comptait, dans le pays 14 poêliers, de 1752 à 1759. On en comptait 28 à la fin du XVIII^e siècle et 63, de 1840 à 1846.

Au fil du temps, pas moins de huit Borel sont maîtres terriniers ; quatre ou cinq Petitpierre, deux Dubied. D'autres, connus, et tous repérables, s'appellent: Jeanrenaud, Mouchet, Martin, Berthoud, Henriod, Ingold, Duvanel, Pellaton, Dubois à Saint-Sulpice, Bachmann, Clerc, à Môtiers, Bonhôte à Peseux, Devenoges à Corcelles, Martenet, l'Eplat-tenier, etc. A côté d'eux, Racle, de la Neuvevielle, travaille parfois chez nous, ainsi que Bitto, de Bienne, ou Jean Roth, de Cerlier, qui, déjà en 1687, livre au chancelier de Montmollin cinq poêles pour sa maison des Halles.

Mis à part les poêles polychromes et monochromes dont il a été question plus haut, le type *que l'on retrouve le plus* dans le canton est le poêle de camaïeu bleu, carré, rectangulaire ou irrégulier, généralement sur pieds, et qui a succédé au poêle vert à corniche bleue, ce dernier ayant suivi, pour le courant, le poêle monochrome vert qui a fait ici l'objet d'une première distinction. Mais ce n'est là qu'indications relatives, puisque ces modèles, ont souvent chevauché.

Il existe aussi chez nous quelques beaux poêles verts et bruns dont un, à tour, maison de Beaumont, à Auvernier, et un reconstitué, dans le mess des officiers du château de Colombier.

L'inventaire des beaux poêles conservés dans notre pays a été fait ; il en existe encore beaucoup plus qu'on ne croit. Ceux du Musée doivent être vus.

Deux mots de la technique.

On sait que l'argile dont est faite la brique est un silicate d'alumine humecté d'eau. Le silicate est pâte liante qui, pure, forme le *kaolin* ou terre à porcelaine. On purifiait donc d'abord l'argile, puis, moulée, on la séchait à l'air avant de la cuire au four pour lui donner la consistance de la pierre. Le biscuit, ainsi obtenu, était alors recouvert d'un enduit composé de sable quartzeux et d'oxyde de plomb. Un autre enduit était l'émail opaque, verre taillé à l'oxyde d'étain.

Pour colorer l'enduit ou l'émail, on se servait d'oxydes métalliques résistant au feu. Le fer colore le vernis plombifère en jaune, l'oxyde de cobalt en bleu intense, l'oxyde de cuivre colore le vernis plombifère en vert clair, et l'émail stannifère en vert de mer, vert bleuâtre.

Le manganèse donnait le noir et le brun, etc. On procédait alors à une seconde cuisson, mais à l'origine, il semble que l'on se soit borné à une seule cuisson.

Le procédé de peinture différait suivant que l'on peignait, soit sur l'engobe, soit sur l'émail cru, soit sur l'émail fondu. Chacun avait ses secrets ; les procédés variaient suivant les localités et l'on en était jaloux.

Les beaux poêles se vendaient fort cher et l'on disait en manière de proverbe : « Riche comme un poêlier » !

[23 mai 1935.]